

UN BANDIT DOUX DIT



Ça ne m'arrive guère car l'effroi vibrant de vivre, car les quatre hauteurs de l'horizon jusqu'à la turquoise si ténue & phosphorescente du ciel (qu'on tutoie des yeux pourtant chaque jour) en leur humble nécessaire capture me tennillent tant que principalement je me tiens debout solo marchant d'un bon pas au fond têtu de ma maigre & simple cuisine dont les étagères sont d'un bleu brillant qui tire à l'indigo.

Mais cette fin de semaine-là, par la tombée des ultimes feuilles de novembre, je décidai d'aller soudain par les scènes de la ville entendre s'il est vrai que la tulipe fauve au plafond danse et que le retentissant voyous s'acharnent au percement bénevole du tunnel indispensable & dangereux. De généreux émergumènes me l'avaient puissam-

suivant d'ailleurs où l'on tente, ces jours-mêmes encore de vivre (noir ci haut) qui au lavis & au crayon noir l'a marquée, dans l'une des fenêtres de son livre «Le petit cirque» pré-publié dès les années 1960 dans le journal «Hara-Kiri» et édité en 1973, puis réédité récemment par Dargaud l'éditeur des plumes dont on dit qu'elles bougent. Et là d'un coup en ce théâtre à trois coups, am-

stram, gram, pic & pic et colegram, une fêerie vertigineuse s'enclenche à la musculée superbe de trois nerfs. 1.- Les images intenses de Fred - & poétiques véritables tant - projetées vivantes sur un écran. 2.- La musique de quatre fous tentres profonds de jazz. Stephan Oliva en un piano qui chiffonne & déchiffonne les draps du grand lit qu'il parcourt du torrent au torrent & de l'estuaire



Ensemble Batida

ment signalé en ces temps où tant de grues plus hautes que les toits gesticulent en des couinements ignobles à la tuée du sens, à l'effacement à la somme d'argent d'être & à l'évidement du jus-fer-vent (et jailli du rocher) aux escarbilles toujours neuves du marteau sans maître ni nom qui bat aux trêves raides du verbe.

Immense bien m'en prit car j'ai tutoyé deux soirs en enfilade contre la mort trop facile, la secousse grande, la tendre ravagée, l'énergie pure, la louce forcenée, la toute belle.

Cela a commencé le vendredi 27 novembre à 19 heures au Théâtre Am Stram Gram, au bord d'une rue où depuis 195 ans respirent un grand côté et où une troupe fabuleuse montrait un spectacle intensément nommé: «J'ai horreur du printemps». Ce titre brûlant, c'est Fred, l'un des rares créateurs de bande dessinée du vingtième siècle, et du

chian à la contrebasse sonore mieux que.

Les mémoires spongieuses du baobab où vers le ciel monte la carcasse des sortiers clairs et Ramon Lopez de la batterie, caressée vibrée verticale des peaux rasées de bêtes & pétrie de cette benédiction qui somme dans la triple gorge tant osée des oiseaux. Et leur musique

des mangroves rarissimes propulse en une intensité profonde & douce, 3.- une dansense aérienne - Mélissa von Végy - qui, se jetant encore & toujours dans

La gueule du ciel répète de grâce & de vigueurse souplesse toutes les lois de Newton. Attraction terrestre. Emvo-

le céleste. Et mélange & épousailles profondes par la magie vidéo de

Stravinsky. Car l'Abri, place de la Madeleine, je

vous l'ai dit, offre deux scènes. L'on vient alors à la deuxième face de ce concert. Dans la seconde

salle. Pour cette «expérience» comme il la nomme

humblement, l'Ensemble Batida est armé cette

fois-ci d'un fender rhodes (engin fou qui visita la

lune), d'un piano, de deux machines à écrire, d'un

vibraphone, d'une batterie, de calebasses, de per-

cussions industrielles (gantes de bagnoles & tam-

bours de frein) et d'électronique. Intitulée

Mean-E, la pièce a été écrite en 2013, en colla-

boration avec Richard van Krijsdijk, un musicien

électro totalement décoiffé qui exerce ses talents

à Einthoven, dans le Brabant au sud des Pays-

Bas où heureusement ne vivent pas que des foot-

balleurs. La partition de Mean-E - comme l'an-

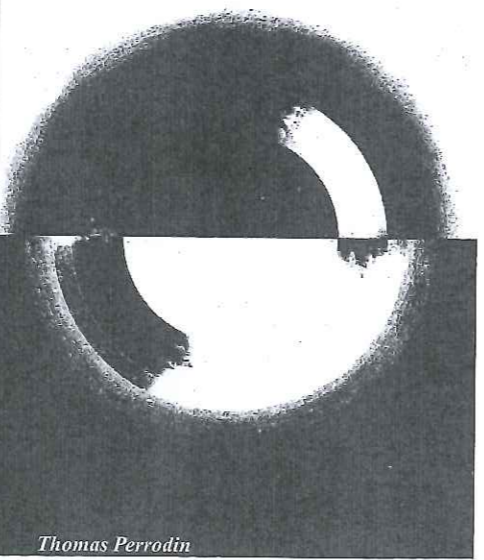
nonce le programme - «est librement inspirée des

Maxime François et les éclairages de Xavier Lazarini en une souple gloire d'être, en un dépliement lumineux des forces vers le soleil où leare ce grand gamin lucide osa grimper. Or rose ébloui d'un vivant vaste murmure. Où tout monte, où tout danse & délicatement vibre, où rien ne triche. Sans le moindre suspense à la montée véritable et audacieuse du plus osé suspend. Celui comme un crochet sec d'un coup qui nous attend.

Le jour suivant, vers vingt heures c'est à l'Abri que je déboule pour entendre l'Ensemble Batida dont le papillon (le flyer comme disent les pauvres d'esprit) est superbement frappé d'une roue noire & blanche sans bouger qui pourrissant tourne. Un, rue de la Madeleine. Cette place de Genève plantée d'un carrousel gèle la nuit. Juste en face d'une église sacrament étienne et d'ailleurs ça n'est pas une église, c'est un temple malgré les beaux vitraux du Chilien José Venturilli que Pinchoet & ses bruns fusiliers téléguisés par l'Amérique de Nixon le Richard, ne parvinrent pas à tuer. (Car en ces temps on accueillait encore en Suisse les réfugiés de la haine).

Alors l'Abri (www.fondationlabri.ch), pour le trouver, il suffit d'emprunter, venu de l'Alhambra, pour quelques pas la rue de Toutes-Ames. Y a pas deux ans que deux scènes y sont ouvertes, bel espace de représentation, d'exposition, de répétition, d'échange et d'expérimentation artistique destinée à de jeunes talents pratiquant tant les arts de la scène que les arts visuels ou toute autre forme d'expression artistique. Et les cinq jeunes musiciens de l'Ensemble Batida, créés en 2010, trouvent en ces lieux, libre et juste place. Gaffe aux yeux & vive la friction tellurique des oreilles car chez ces musiciens de haut vol, intensément ça détonne. Ils sont cinq totalement engagés dans la plus verte des avalanches.

Deux pianistes ahurissants de précision vélocité & de puissance illuminée - Viva Sanchez Remoso et Raphaël Krjgja (dont les seuls noms sonnent peut-être ce qu'ils risquent d'être) au fin bord de deux pianos vastes & noirs se font face. Ils ouvrent d'un coup l'époustouffante écluse. Entends, entends bien, écarquille tes tympans, tiens-toi debout les-pieds campés dans la secousse car ils timent à gammes réelles, (et le piano distendu du bel acier de cordes), ces pianistes voraces ultra-sensibles. Afin de sacrer le printemps. Celui qui Igor Stravinsky ébloui par la sainte sauvagerie des Russes profondes au bord du lac Léman, à Claires, notamment, osa seul à son clavier visionnaire dès 1910 déclencher par l'exigence impossible. Lisez ci-dessous l'éclat noir où le poète Cingria écrit que l'interprète peut rejoindre et même devenir l'auteur. Car c'est exactement ce que j'ai entendu, ce que j'ai vu là. Des interprètes si présents qu'ils te bousculent plus de cent ans



Thomas Perrodin

DES ÉCRIVAINS, DES MUSICIENS

«Je dirais aussi qu'il n'y a pas de distinction à faire entre un exécutant et un compositeur: pas un mérite plus essentiel à accorder à l'un qui devrait être refusé à l'autre. Dès que l'on joue - ce qui est écrit, ce qui n'est pas écrit, qu'il importe! - on compose. Cette rhapsodie s'il le pougine est de moi; pas de cet auteur que vous dites en me faisant remarquer que j'ai ajouté ou omis quelque chose ou que le mouvement n'est pas le bon. Il n'y a que de gros mots qui puissent terminer cette discussion.»

Charles-Albert Cingria, La grande Ourse

rythmes et de la matière brute du Sacre du printemps. Elle prend pour fil rouge une pulsation à sept temps particulièrement propice à la transe. Ainsi les sept premières notes de ce sacre patien deviennent le squelette transparent d'un univers qui mêle musique répétitive et électronique, énergie rock et couleurs contemporaines.» Et là encore on reste sidéré par la force, émerveille par la puissance implacable et la maestria magmatique de ces cinq jeunes musiciens (Anne Brisset notamment en constance solitaire au vibraphone). Les yeux dans le feu! Je vous le jure. Ne manquez pas d'aller rôder un peu sur leur site, www.ensemble-batida.com. Ça vaut vraiment le détour et l'on ne peut que se réjouir de suivre de près désormais les projets futurs de ces extraordinaires cultivateurs.

Jean Firmann